

Israël et l'Église¹

Épître aux Romains 9-11

La question des rapports entre Israël et l'Église a suscité depuis le premier siècle de l'ère chrétienne des débats souvent passionnés. Dans les cas extrêmes, ces discussions se sont envenimées au point d'entraîner parmi les chrétiens des divisions, des rancœurs mal digérées, des prises de position abruptes et véhémentes.

Le déchaînement de la barbarie et l'ampleur du génocide nazi pendant la Seconde Guerre mondiale, puis le contexte géopolitique du Moyen-Orient depuis la fin des années 40, ont sans doute faussé plus encore le débat actuel. À l'antisémitisme latent ou exprimé avec violence a succédé parfois un philosémitisme très généreux, voire immodéré. Ce retour de balancier était prévisible. Les passions sont très vives et l'équilibre est difficile à trouver sur cette question complexe.

On ne peut pas tout expliquer en quelques pages, quand pour évoquer ce sujet délicat l'apôtre Paul employait déjà le terme de *mystère* – une vérité qui échappe à la raison humaine et que seul Dieu peut éclairer, selon sa volonté, par son Esprit. L'histoire mouvementée de l'Église et d'Israël pendant ces deux derniers millénaires ajoute encore à l'épaisseur du mystère. Il n'est cependant pas interdit d'exercer notre perspicacité, à la lumière de la révélation biblique, pour essayer de comprendre le problème que pose l'attitude des juifs comme des non juifs face à l'Évangile et dans leurs relations respectives.

L'apôtre Paul fut sans doute l'un des mieux placés pour entrevoir le plan de Dieu pour les peuples juifs et non juifs. Paul était juif. Il fit plusieurs fois

¹ Cet article, dont la présente version est révisée, a été publié dans *La Revue Réformée*, n° 189, avril 1996. Avec autorisation.

référence à ses origines dans ses lettres ou ses discours, il ne les a jamais reniées. Instruit par le rabbin Gamaliel à Jérusalem « dans la connaissance exacte de la loi de ses pères » (Ac 22.3), Paul était un pharisien « plein de zèle pour Dieu, plus avancé dans le judaïsme que beaucoup de ceux de son âge » (Ga 1.13-14). Il s'opposait alors avec vigueur aux juifs qui avaient reconnu en Jésus le Messie d'Israël. Mais il fut bientôt témoin d'une révélation divine sans équivoque et il embrassa le parti de ses anciens adversaires (cf. Ac 8). Il parcourut ensuite le nord du bassin méditerranéen, de Jérusalem à Rome, pour annoncer à tous, juifs et non juifs, la Bonne Nouvelle du salut accompli par Jésus-Christ.

Paul se trouvait donc dans une position délicate : juif « envoyé par Dieu vers les non juifs » (Ga 2.7), il fut le plus souvent rejeté par ses frères juifs. Devant leur refus de croire au Messie qu'il annonçait, il éprouvait pour « ses parents selon la chair, une grande tristesse, un chagrin continuel... » (Rm 9.2-4). Cette tension vécue pendant plusieurs dizaines d'années fut féconde ; elle inspira sans doute sa réflexion sur le thème qui nous préoccupe aujourd'hui encore.

Nous tenterons donc d'esquisser sa pensée à grands traits en nous appuyant d'aussi près que possible sur les textes bibliques, notamment sur les chapitres 9 à 11 de l'épître aux Romains. Dans cette lettre, l'apôtre Paul définit d'abord l'identité humaine et spirituelle des juifs comme des non juifs, avant de préciser leur rôle et leur complémentarité dans le plan divin.

1. Juifs et non juifs : différences et similitudes

1.1 Les juifs

Quels sont les privilèges du peuple juif ? Le chapitre 9 de l'épître aux Romains commence par une énumération que les huit premiers chapitres avaient préparée.

- L'*adoption* : ce terme se rapproche de la notion d'élection. Dieu a choisi Abraham, Isaac, Jacob et leurs descendants, il a adopté le peuple d'Israël comme un fils pour lui révéler progressivement, ainsi qu'à toutes les nations, le salut, la victoire sur le mal et la mort. Son choix n'est pas arbitraire (même s'il le paraît aux yeux des hommes) : Dieu opère son choix conformément à son amour et à sa justice, sa sainteté qu'aucun mal ne peut entacher.

- La *gloire* : le Seigneur a montré sa gloire au peuple juif, d'abord à Abraham et aux patriarches, puis à Moïse et à tout le peuple d'Israël au mont Sinäï, et enfin aux prophètes.

- L'*alliance* : Dieu a conclu une alliance scellée par la foi du peuple choisi, car l'alliance suppose une relation, un engagement entre deux parties, entre le Seigneur et le peuple qui le sert. L'alliance est assortie d'un signe visible, la circoncision.

- La *loi* : la *Torah* transmise par Dieu à Moïse est sainte, elle marque la séparation entre ce qui est bien et mal selon Dieu et révèle ainsi le péché de l'homme, son incapacité d'aimer Dieu et son prochain comme lui-même en tout temps et en toute circonstance (cf. Rm 2.12-24 et 3.19-20).

- Le *culte* : centré sur les notions de sacrifice expiatoire et d'adoration, il évoque le remède au péché, la réconciliation avec Dieu qui devient alors possible et la reconnaissance qui en découle (cf. Rm 3 à 5).

- Les *promesses* : la présence sanctifiante du Seigneur parmi son peuple qui lui est ainsi consacré est la promesse par excellence² ; elle s'accomplira pleinement lors de la venue du Messie, *Emmanuel*, Dieu présent parmi son peuple.

- Les *patriarches* : Le Seigneur a choisi une lignée humaine précise pour révéler son Fils. La généalogie de Jésus s'inscrit dans la descendance d'Abraham, Isaac et Jacob.

- Le *Messie* : Dieu a accordé à Israël une révélation de sa personne en Jésus-Christ qui est « au-dessus de tout » (*épi panton*, Rm 9.5). En effet, selon ses propres paroles, Jésus est « plus grand (important) que le temple » (Mt 12.6 ; Jn 2.19-21)³ ; il est Dieu fait homme, le « seul médiateur entre Dieu et l'humanité » (1 Tm 2.5).

La progression de la révélation et la finalité de l'élection sont sans ambiguïté : le Messie Jésus, « l'Agneau de Dieu » (Jn 1.29) mort et ressuscité en est l'aboutissement, le couronnement. Le privilège de la grâce parfaite qu'il apporte est accordé en premier lieu à Israël. Jésus est le Fils véritable dont Israël était comme l'image, la préfiguration. Il réalise la promesse du salut et donne ainsi la possibilité au peuple d'Israël de servir Dieu dans le cadre d'une nouvelle alliance, définitive (Jr 31.31-34 ; Hé 8 à 10).

Paul distingue ensuite deux catégories de juifs, car « tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas Israël » (Rm 9.6). La phrase n'est pas entièrement

² Ex 33.16-17 ; 34.9 ; Lv 26.12, etc. On remarquera cependant que cette promesse est conditionnelle, inféodée à l'obéissance du peuple d'Israël à la loi de son Dieu et aux rites d'expiation pour le pardon des fautes ; le « lieu » où la présence de Dieu devient tangible est d'abord une simple tente, le tabernacle, dressée dans le désert après la sortie d'Égypte, puis le temple construit par Salomon à Jérusalem.

³ Jésus est bien le temple « détruit » lors de sa mort, « reconstruit » lors de sa résurrection, pour l'éternité (cf. également sur ce thème Hb 9).

nouvelle. Jésus et Jean-Baptiste l'avaient déjà prononcée (Mt 3.9 ; Jn 8.33-34), la littérature rabbinique contient des expressions similaires (*Sanhédrin* X [1]).

De nombreux juifs ont reconnu en Jésus le Messie d'Israël annoncé par la loi et les prophètes. Le livre des Actes des Apôtres précise qu'ils furent trois mille le jour de la Pentecôte à Jérusalem, puis bientôt cinq mille et enfin des « myriades » (littéralement : des milliers), ce qui signifie probablement au moins dix mille, voire plusieurs dizaines de milliers (Ac 2.41 ; Ac 4.4 ; Ac 21.20). Ces juifs disciples de Jésus sont élus « d'entre les juifs », précise Paul (Rm 9.24). Ils sont le signe que « Dieu n'a pas rejeté son peuple » (Rm 11.2), Paul lui-même en est une preuve vivante. Ils ne sont cependant qu'une partie du peuple d'Israël, un « reste⁴ ».

À propos des juifs, Paul précise au début de sa lettre que « le véritable juif n'est pas celui qui en a les apparences » et la circoncision n'est pas seulement celle qui est « visible dans la chair ». Le vrai juif l'est intérieurement et la circoncision authentique s'opère « dans le cœur » (Rm 2.28). C'est cette définition qui compte devant Dieu. La « circoncision du cœur » était d'ailleurs prônée dans l'ancienne alliance (Dt 10.16 ; Dt 30.6 et Lv 26.41), elle devient une réalité définitive dans la foi en Jésus-Christ, dans le cadre de la nouvelle alliance annoncée par les prophètes (Jr 31.31-34 ; Éz 11.16-20 ; 16.60-63 ; 36.22-27).

D'autres juifs n'ont pas reconnu en Jésus le Messie d'Israël. Ils sont divisés en plusieurs partis religieux ou politiques. Comme Paul avant sa conversion, certains ont « du zèle pour Dieu, mais sans connaissance » (totale, vraie, Rm 10.2). Ils cherchent à « établir la justice de Dieu (pour eux-mêmes) par les œuvres de la loi » (10.3), ce qui est impossible, a déjà souligné l'apôtre, puisque « nul ne sera justifié par les œuvres de la loi » (3.20).

Paul exprime une prière fervente en faveur du peuple juif : « Frères, le vœu de mon cœur et ma prière à Dieu, c'est qu'ils soient sauvés » (Rm 10.1). Il estime donc qu'ils sont « perdus », qu'ils ont besoin de recevoir la grâce de Dieu, son pardon et sa vie, d'où « sa grande tristesse, son chagrin continu... ». Il ne suffit pas d'être juif pour être sauvé : c'est un privilège, certes, dans le cadre de l'élection et de l'alliance, mais cela ne permet pas d'être entièrement justifié devant Dieu. Le choix de Dieu et son pacte supposent une réponse, un accueil de la grâce – cette réponse libre et responsable est aussi une grâce ! –, qui se trouve désormais en Jésus, le Messie d'Israël.

⁴ Le thème du « reste » est fréquent dans la Bible, notamment chez les prophètes, cf. És 10.21-22, etc.

1.2 Les « Grecs », les non juifs⁵

Le message délivré par les disciples de Jésus offre une nouvelle opportunité aux non juifs de connaître le Dieu d'Israël. Si certains prosélytes ont déjà embrassé la foi au Dieu d'Abraham, la porte est désormais largement ouverte aux non juifs dans leur ensemble, sans qu'ils aient recours au rite de la circoncision ou à l'observance de certaines lois de Moïse (Ga 5.1-6 ; Ac 15).

Dans la lettre aux Éphésiens, Paul éclaire admirablement la réalité nouvelle du « temple » spirituel où les juifs et les non juifs se retrouvent en présence du Seigneur. Avant de préciser, toutefois, l'étendue de cette grâce accordée aux non juifs, Paul commence par souligner une différence majeure entre juifs et non juifs : « Autrefois, vous, païens dans la chair (non juifs de naissance), traités d'incirconcis par ceux qui se disent circoncis, [...] vous étiez en ce temps-là sans Christ, privés du droit de cité en Israël, étrangers aux alliances de la promesse, sans espérance et sans Dieu dans ce monde » (Ép 2.11-12). Face aux juifs héritiers de toutes les promesses les plus favorables, les non juifs sont totalement déshérités. Cette brève liste dressée par Paul est l'inverse de celle des privilèges accordés aux juifs. Mais la nouveauté radicale de l'union en Jésus-Christ est d'autant mieux soulignée dans la suite de sa lettre aux Éphésiens :

Jésus est notre paix, lui qui des deux (peuples) n'en a fait qu'un : il a détruit le mur de séparation, l'inimitié ; il a annulé dans sa chair la loi et ses commandements, pour créer en sa personne un seul homme nouveau, [...] pour les réconcilier tous les deux avec Dieu, par sa (mort sur la) croix. [...] Il est venu annoncer comme une bonne nouvelle la paix à vous qui étiez loin (les non juifs, tenus à l'écart de la Révélation), et la paix à ceux qui étaient proches (les juifs) ; car nous avons les uns et les autres un même accès auprès du Père, dans un même Esprit. Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers ni des gens de passage ; mais vous êtes concitoyens des saints, membres de la famille de Dieu. Vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre de l'angle. En lui, tout l'édifice bien coordonné s'élève pour être un temple saint dans le Seigneur. En lui, vous aussi, vous êtes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu en Esprit (Ép 2.13-22).

Les non juifs peuvent donc être considérés sur le plan spirituel comme « de véritables enfants d'Abraham, par la foi » (Ga 3.29). Ils sont associés au « peuple de Dieu », selon les paroles du prophète Osée citées par Paul : « Celui qui n'était pas mon peuple, je l'appellerai mon peuple » (Rm 9.26 ; Os 2.1). Avec les juifs

⁵. Plusieurs termes issus du vocabulaire néo-testamentaire sont synonymes : Grecs, non juifs, Nations, Gentils, Païens, etc.

qui ont reconnu en Jésus le Messie, ils forment une « race élue, une nation sainte, une communauté sacerdotale, le peuple que Dieu s'est acquis » déclare l'apôtre Pierre (1 P 2.9)⁶. C'était la vocation adressée en premier lieu aux juifs rassemblés avec Moïse au pied du mont Sinaï (Ex 19.6). Inversement, les juifs qui n'ont pas la foi d'Abraham et qui ne font pas ses œuvres – croire en ce Messie que Dieu leur envoie – n'assument pas leur vocation spirituelle d'enfants d'Abraham, Jésus lui-même le souligne avec fermeté (Jn 8.33-44).

1.3 Similitudes et responsabilités communes

Les Juifs et les non juifs ont eu des réactions similaires face à la prédication de Jésus ou des apôtres. Certains ont cru en Jésus-Christ, le Messie d'Israël et de toutes les nations, quand d'autres sont restés incrédules. Ponce-Pilate, le préfet romain, s'est ligué avec son ennemi Hérode, le représentant politique des juifs, pour mettre un terme au procès de Jésus par une condamnation à mort⁷. Des « païens » ont accueilli les apôtres avec bienveillance, comme de nombreux juifs dans les synagogues. D'autres, au contraire, les ont rejetés et persécutés : ce fut le cas à Jérusalem et à Éphèse, par exemple, puis souvent ensuite dans l'Empire romain et aujourd'hui encore dans certains pays.

L'apôtre Paul conclut très naturellement que juifs et non juifs sont en réalité sous un même régime : ils vivent tous « sous la domination du péché ». Mais ils peuvent tous être libérés de cet esclavage :

Maintenant est manifestée la justice de Dieu, attestée dans la loi et les prophètes, par la foi en Jésus le Messie pour tous ceux qui croient. Car il n'y a pas de distinction (entre juifs et non juifs) : tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu et ils sont gratuitement justifiés par sa grâce, par le moyen de la rédemption qui est en Jésus-Christ. [...] Dieu n'est-il pas le Dieu des juifs et des païens ? Il justifiera les uns et les autres au moyen de leur foi (en Jésus) » (Rm 3.9-31).

Paul reprend cette pensée dans le chapitre 10 de la Lettre aux Romains : « Il n'y a pas de différence entre le juif et le Grec : ils ont le même Seigneur, qui est riche pour tous ceux qui l'invoquent » (Rm 10.12-13).

Le plan de Dieu était bien, comme il l'avait révélé à Abraham, d'étendre sa « bénédiction » à tous les peuples de la terre (Gn 18.18). Dans l'épître aux

⁶ Cf. Ap 5.10 : « Peuples de toute tribu, langue, nation, royaume de sacrificeurs pour Dieu... ».

⁷ Lc 23.1-25 ; Ac 4.25-28 : Pierre cite dans ce dernier passage deux versets du Psaume 2 (1-2), qui soulignent la solidarité entre les juifs et les non juifs de Jérusalem, contemporains de Jésus, qui devinrent co-responsables de la mort du Christ. L'accusation de « déicide » imputée aux juifs pendant plusieurs siècles tombe d'elle-même à la lecture de ces textes.

Galates, Paul affirme ainsi que dans l'union à Jésus-Christ, il « n'y a plus ni juif ni Grec, ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre » (Ga 3.28). Les hommes comme les femmes de toutes les catégories sociales, ethniques et nationales, sont admis dans ce nouveau « temple spirituel » (l'Église), sur la base de leur foi en Jésus, sans privilège ni distinction, ni aucune sorte de racisme ou de discrimination.

Sur le plan humain, « selon la chair » (*kata sarka* ; Rm 9.3), il existe bien un peuple juif qui vit alors sous la domination romaine, à Jérusalem et dans plusieurs régions de l'Empire, ou au-delà dans le monde antique. Il existe également des peuples non juifs « dans la chair » (*en sarki* ; Ép 2.11), des nations diverses qui composent le monde politique. Selon la chair signifie aussi « sans l'Esprit saint », c'est-à-dire hors du peuple de Dieu, du « Corps » animé par cet Esprit (Rm 12.5 ; 1 Co 12.13). Chacun assume donc son identité spirituelle et humaine au sein du peuple de Dieu et en dehors.

Les disciples juifs et non juifs de Jésus composent l'assemblée cosmopolite qu'on appelle bientôt l'Église⁸. Ils sont appelés à assumer pleinement leur vocation de serviteurs de Dieu et des hommes. L'apôtre Paul recommande aux chrétiens, juifs ou non, d'annoncer la Bonne nouvelle de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ pour le salut de tous. Les évangélistes, en particulier, sont chargés de ce ministère spécifique, y compris envers les juifs : « Comment invoqueront-ils celui en qui ils n'ont pas cru ? Et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ? Et comment entendront-ils parler de lui si personne ne leur annonce la Bonne Nouvelle ? Et comment y aura-t-il des prédicateurs, si personne n'est envoyé ? » (Rm 10.14).

Ce message demeure toujours en partie un « scandale pour les juifs » et une « folie pour les païens » qui le refusent (1 Co 1.23), mais c'est aussi « une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit (en Jésus-Christ), le juif premièrement, puis le Grec (le non juif) » (Rm 1.16). Le mot « premièrement » (d'abord) montre l'avantage des juifs : ils sont les mieux placés pour comprendre

⁸ « En grec, *Ekklesia*, du verbe *ek kaleô* « appeler hors de ». Dans les États grecs, on appelait ainsi l'assemblée des citoyens, convoquée par le héraut pour la discussion et la décision des affaires publiques (cf. l'assemblée tumultueuse d'Éphèse, Ac 19.32,41). Les LXX traduisent par *ekklësia* le mot hébreu *qahal* désignant l'assemblée ou la congrégation d'Israël. C'est dans ce sens aussi qu'Étienne parle de « l'assemblée » (*ekklësia*) qui était avec Moïse au désert (Ac 7.38). Ce terme ne désigne jamais un bâtiment ni un lieu de culte, comme c'est le cas aujourd'hui. Dans son essence, l'Église est la communauté de tous les croyants de la Nouvelle Alliance que le lien de la foi et l'action régénératrice du Saint-Esprit unissent d'une façon vitale à Jésus-Christ. Cette Église spirituelle est le corps mystique du Seigneur, dont on devient membre par le baptême de l'Esprit... » Cf. *Nouveau Dictionnaire Biblique*, St-Légier, Éd. Emmaüs, article *Église*.

et accueillir la Bonne Nouvelle du salut, car ils ont bénéficié d'une révélation particulière à laquelle ils ont toujours accès en lisant les Écritures. Paul précise cependant que cette révélation par l'Écriture reste opaque pour les incroyants : elle ne devient claire que lorsque « le voile est ôté », c'est-à-dire « en Christ », dans l'union à Jésus-Christ. Grâce à sa médiation, le Fils réconcilie ceux qui croient en lui avec le Père, ils sont en communion avec lui par son Esprit Saint⁹, ils reçoivent sa lumière.

Ces affirmations demeurent vraies, mais elles ont été souvent obscurcies par l'histoire commune, si souvent envenimée, du peuple juif et de l'Église.

2. Mystère d'Israël et mystère du Christ

2.1 De la jalousie à l'aversion

D'après Paul, l'entrée des non juifs dans la grâce de Dieu fait aussi partie du « mystère de Christ » (Ép 3.1-13). La greffe des païens sur l'olivier-Israël devait normalement « exciter la jalousie d'Israël ». Pour appuyer son argumentation, il cite à plusieurs reprises un verset du Deutéronome : « Je vous rendrai jaloux de ce qui n'est pas une nation, par une nation sans intelligence » (Dt 32.21, Rm 10.19 : il faut comprendre ici : sans révélation spéciale de Dieu, sans véritable connaissance de Dieu). C'est l'un des motifs qui animent Paul pour accomplir sa tâche : « Je glorifie mon ministère, en tant qu'apôtre des païens, afin si possible de provoquer la jalousie parmi ceux de mon peuple et d'en sauver quelques-uns... » (Rm 11.11-15 ; cf. Rm 10.19 et 1 Co 14.21).

Les non juifs ont obtenu la miséricorde de Dieu pour devenir les canaux de cette miséricorde envers les juifs (cf. Rm 11.28-32). Les juifs auraient dû être jaloux (dans le bon sens du terme !) de voir que les non juifs recevaient la bénédiction destinée normalement à Israël, le privilège de vivre en présence de Dieu. L'attitude des non juifs aurait dû les convaincre et leur inspirer le désir de se tourner vers le Dieu d'Israël dans la foi en Jésus le Messie.

Hélas, l'histoire des rapports entre les « chrétiens » et le peuple juif depuis deux mille ans ajoute une épaisseur au mystère. Dans l'Église, les non juifs sont devenus de toute évidence rapidement majoritaires. Le comportement des chrétiens non juifs vis-à-vis des juifs qui avaient refusé de croire en Jésus, eux aussi majoritaires au sein du peuple juif, fut bientôt peu convaincant. Il suffit

⁹ 2 Co 3.14-17. L'Église médiévale a sans aucun doute abusé de cette vérité en l'appliquant aux seuls juifs, comme en témoignent les images ou les sculptures de la « synagogue aux yeux bandés ». Ceci s'applique tout aussi bien au non juifs (cf. Ap. 3.17-18).

d'évoquer l'antijudaïsme agressif souvent entretenu et véhiculé dans l'Église officielle dès les premiers siècles de l'ère chrétienne ; les massacres perpétrés, parfois au nom du Christ, lors de certaines croisades ; les jugements et les bûchers de l'inquisition qui menacèrent particulièrement les marranes, les juifs espagnols convertis sous la contrainte et la menace, soupçonnés d'infidélité à l'Église ; les pogromes, des violences meurtrières déclenchées pour des raisons à la fois sociales et religieuses à l'encontre des juifs de Russie et d'Europe centrale au XIX^e siècle ; le génocide nazi, lors de la Seconde Guerre mondiale, les camps de la mort où périrent six millions de juifs d'Europe, dont un million et demi d'enfants, dans les pires conditions que l'humanité ait pu alors concevoir.

Nul ne peut donc ignorer le mépris, les accusations, les rumeurs malveillantes, les persécutions dont les juifs ont été les victimes au cours des siècles. Ces violences antisémites ont été perpétrées dans les pays de notre civilisation occidentale¹⁰, européenne, qui s'est en partie forgée autour de la foi chrétienne, même si d'autres courants complémentaires – parfois contraires – ont contribué à façonner cette civilisation.

Il faudrait malgré tout pouvoir parler de ces faits historiques avec équilibre et nuancer cette analyse un peu rapide. On peut avancer, par exemple, que les Pères de l'Église ont voulu souligner la distance croissante séparant le messianisme (christianisme) du judaïsme, qu'ils jugeaient amputé de sa meilleure part sans la foi au Messie qui en est le couronnement. Il est sans doute injuste de juger trop rapidement nos ancêtres qui vécurent le temps des croisades dans un contexte socio-culturel et religieux très différent du nôtre. Nul ne mettra en doute que l'idéologie nazie fut en réalité un néo-paganisme d'essence anti-chrétienne. Il y eut par ailleurs, dans l'histoire de l'Église, d'heureuses exceptions, des chrétiens bien intentionnés envers les juifs, comme les habitants du village du Chambon-sur-Lignon en Haute-Loire, lors de la Seconde Guerre mondiale, si souvent cités en exemples, trop rares... Nous pouvons bien sûr nous interroger sur le sens du mot « chrétien » employé dans le contexte historique des persécutions. Les disciples authentiques de Jésus se reconnaissent à leurs fruits, comme un arbre (Mt 7.16-20 et parallèles). Mais nous savons, hélas, que des chrétiens authentiques se sont laissé emporter – à tort, cela est certain – par la vague antisémite ou tout au moins par l'onde de mépris qui les soulevaient à l'encontre des juifs. Il n'est donc pas étonnant que les juifs ne furent nullement rendus jaloux par les non juifs, ni qu'ils éprouvèrent une réelle

¹⁰. De profondes vagues antijuives ont également secoué régulièrement le monde islamique.

aversion pour ces « chrétiens » qui se montraient trop souvent leurs pires ennemis... Comment envisager, une fois conscient de ces choses, les rapports de l'Église avec le peuple juif ?

2.2 Une mise en garde

Il semble que Paul ait précisément écrit son épître à l'Église de Rome, composée essentiellement de non juifs, pour les avertir d'un danger dont il constatait peut-être déjà les ravages qu'il pourrait entraîner. Les chapitres 9 à 11 de l'épître aux Romains peuvent être compris aussi dans cette perspective. Paul veut expliquer le « mystère d'Israël » aux non juifs pour les avertir et les empêcher de succomber à la tentation de s'enorgueillir aux dépens des juifs, au point de les rejeter en dehors de l'Église et de la grâce.

Les juifs ne sont pas « maudits », définitivement écartés de l'Alliance renouvelée et conclue par Dieu en Jésus-Christ. Jésus lui-même répond à une femme cananéenne qu'il a été envoyé « vers les brebis perdues de la Maison d'Israël » (Mt 15.24). Le peuple juif demeure « aimé à cause de ses pères » rappelle l'apôtre Paul (Rm 11.1-6). Certes, la « colère Dieu » peut atteindre les juifs qui s'opposent à la foi en Jésus et à la prédication de l'Évangile, s'exclame l'apôtre dans sa lettre aux Thessaloniens (1 Th 2.16). Mais ce jugement n'est pas exclusif ni définitif : il s'applique à tous les peuples (Rm 1.18 ; 2.9 ; Ép 2.3) et dans cette même lettre, Paul n'oublie pas que « Dieu ne nous a pas destinés à connaître sa colère, mais à posséder le salut par notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Th 5.9). Aux Romains, il précise toutefois que « les juifs seront greffés sur l'olivier naturel (qui symbolise ici le peuple de Dieu) à condition qu'ils ne demeurent pas dans l'incrédulité... » (Rm 11.23). C'est d'ailleurs l'un des thèmes favoris de la prédication apostolique (Ac 3.19-26 ; 13.16-43 ; 20.21, etc.).

Les non juifs sont là encore soumis au même régime que les juifs, ils sont susceptibles de commettre les mêmes fautes : « Toi, païen, tu es greffé sur l'olivier ; mais si tu deviens hautain, crains ! Si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, il ne t'épargnera pas non plus... Si tu ne demeures pas dans cette bonté, tu seras toi aussi retranché... » (Rm 11.17-22)¹¹.

L'avertissement est solennel, il faut le prendre au sérieux. Ce qui est vrai pour les uns est aussi vrai pour les autres. Juifs et non juifs, nous devons éviter de nous mépriser dans le Corps de Christ. En revanche, nous devons « rendre

¹¹. L'olivier est une image du peuple de Dieu. L'idée centrale de ce texte est que les non juifs ont de bonnes raisons de redouter les conséquences de leur attitude, de leur mépris, ils ont donc tout intérêt à demeurer « dans la bonté de Dieu », c'est-à-dire dans la grâce manifestée en Jésus-Christ envers tous, juifs et non juifs.

jaloux » ceux qui nous entourent, juifs ou non juifs. Les disciples de Jésus sont encouragés ainsi à porter « les fruits de l'Esprit » (l'amour, la paix, la joie, la douceur, la patience, etc. ; cf. Ga 5.22). C'est l'idéal qu'ils doivent poursuivre chaque jour.

La métaphore du fruit est chargée de sens et nous amène à saisir l'une des clés de l'évangélisation : n'est-ce pas dans le fruit que se trouve la semence, la graine susceptible de germer dans les cœurs ? Les juifs comme les non juifs, unis dans leur foi en Jésus le Messie, sont appelés à annoncer la Bonne Nouvelle en étant conscients de leur complémentarité spirituelle et humaine : c'est la conclusion de la discussion très tendue entre les apôtres, lors du premier concile à Jérusalem, rapportée dans le livre des Actes des Apôtres (Ac 15). Cette complémentarité doit se traduire sur le plan pratique : l'offrande recueillie parmi les chrétiens non juifs en faveur des chrétiens de Jérusalem, acheminée par Paul, en fut le premier exemple historique (1 Co 16 ; 2 Co 8 ; Rm 15).

Les non juifs peuvent donc être les témoins de la grâce auprès des juifs, et réciproquement, sans qu'il y ait par ailleurs d'exclusivité : les juifs comme Pierre peuvent édifier l'assemblée des croyants au sein de leur peuple, et les non juifs continuer d'œuvrer dans le monde entier. Le défi reste entier, les disciples doivent obéir à l'ordre de mission donné par leur maître : il faut annoncer la Bonne Nouvelle et atteindre toutes les nations, à commencer par Jérusalem.

2.3 Le témoignage des non juifs

Les deux millénaires de notre histoire chrétienne obligent cependant les non juifs à faire preuve d'une grande humilité dans leur attitude envers les juifs, comme d'une grande prudence dans les mots qu'ils emploient. Il faut prendre soin de définir certains termes, si l'on parle par exemple des *chrétiens*, du *Christ* de la *conversion* ou encore de l'*Église*. On peut souligner l'origine biblique de certains mots, leur étymologie hébraïque ou grecque.

Christ vient du grec *Christos*, synonyme de l'hébreu *māšîaḥ* : les deux termes peuvent se traduire par l'Oint, ils évoquent l'onction d'huile pratiquée pour consacrer le sacrificateur, le roi ou le prophète au service de Dieu. Jésus cumule ces trois fonctions, il est le Christ, l'Oint par excellence. Ses disciples juifs ou non juifs sont appelés « chrétiens » ou « messianiques » (les deux termes sont synonymes) : ils reflètent ou « portent » en eux le Christ, le Messie.

Le mot « conversion » et la locution « juif converti » revêtent une forte connotation péjorative : ils rappellent les conversions forcées que les juifs ont subies pendant la période médiévale, surtout en Espagne. Un terme équivalent

existe dans le vocabulaire judaïque : la *tehouva*, qui signifie « retour », « repentance » ; il est fréquemment employé par les prophètes dans l'Ancien Testament (És 44.22 ; Jr 3.12, etc.).

Les juifs doivent aussi parvenir à identifier le véritable « visage » de Jésus, autrement qu'à travers les légendes, les rumeurs souvent très négatives colportées parmi eux¹². On observe, en Israël et dans d'autres pays, un regain d'intérêt pour le Jésus historique des évangiles, accompagné d'un souci d'objectivité parmi les théologiens, les historiens et les intellectuels juifs¹³.

Pour les juifs en France, l'Église est avant tout l'Église catholique romaine, qui se confond avec l'institution autrefois dirigée par les persécuteurs de leurs ancêtres. L'Église est par ailleurs souvent considérée aujourd'hui comme non juive *a priori*, elle ne concernerait plus les juifs. Cette « définition » erronée a favorisé la thèse du « remplacement » d'Israël (le peuple juif élu) par l'Église (comprendre ici : les peuples chrétiens *non juifs*), ce qui est faux du point de vue biblique et historique. Pour les juifs qui avaient reconnu en Jésus le Messie au premier siècle, la question était tout autre : ils se demandaient que faire des non juifs qui ajoutaient foi à la Bonne Nouvelle du salut apporté par le Messie juif ! Au sens biblique du terme grec, l'*ekklesia* rassemble tous les croyants en Jésus, juifs et non juifs¹⁴. Elle ne *remplace* pas Israël, mais elle en est le prolongement historique et spirituel. L'Alliance de Dieu avec les juifs, accomplie dans sa perfection en Jésus, s'est *élargie* aux non juifs. Les juifs y conservent leur place entière et même prioritaire, aux côtés des non juifs appelés à les rejoindre et à cheminer avec eux en toute humilité.

Il faudrait enfin pouvoir lever entre les juifs et les non juifs, chrétiens ou non, toute incompréhension réciproque ; un temps de dialogue est sans doute nécessaire pour apprendre à faire connaissance les uns avec les autres. Mais le message du salut en Jésus-Christ reste le même pour tous : il n'existe aucun

¹². Les fameuses « *toledot Yeshu* » où l'on raconte par exemple que Jésus est le fils d'une prostituée et d'un soldat romain.

¹³. Parmi les auteurs juifs les plus connus qui ont réhabilité la figure juive – historique – de Jésus, nous pouvons citer le romancier yiddish Sholem Ash (1880-1957, *Le Nazaréen*, et *Marie, mère de Jésus*) ; Edmond Fleg (1874-1963) : *Jésus raconté par le juif errant* (1934 et 1953) ; le philosophe israélien Martin Buber (1878-1965) a écrit de très belles lignes sur Jésus dans *Zwei Glaubensweisen*, 1950 ; Jules Isaac (1877-1963) s'attache de façon beaucoup plus systématique et rigoureuse, dans *Jésus et Israël*, à clarifier les données sur Jésus, sur l'enseignement de l'Église, pour en extraire tout ce que la tradition chrétienne a pu rajouter d'équivoque, qui a nourri l'antisémitisme ancien et moderne, sous ses différentes formes ; Robert Aron (*Les années obscures de Jésus* en 1960) ; Shalom Ben Chorin (*Mon frère Jésus*, 1967) ; David Flusser (*Jésus*, 1968). Les ouvrages sur Jésus écrits par des juifs se sont multipliés ces dernières années. Chacun de ces auteurs décrit, sur la base des recherches scientifiques les plus éprouvées (comme Chorin et Flusser), le contexte socio-culturel et religieux dans lequel Jésus a évolué.

¹⁴. Voir ci-dessus la note 8.

autre fondement sur lequel nous pourrions bâtir la « maison de Dieu » (1 Co 3.11 ; Ac 4.10-12).

3. Et l'avenir ?

3.1 *Tout Israël et totalité des païens*

Devant la profusion des doctrines esquissées sur l'avenir d'Israël et de l'Église, nous recommandons tout d'abord, comme le conseille A. Kuen¹⁵, d'éviter de bâtir des systèmes d'interprétation trop rigides : les prophéties ont surtout un rôle d'avertissement, de mise en garde pour nous tenir en éveil dans notre foi, pour nous aider à nous encourager et nourrir notre espérance, tout en évitant de fixer des dates et des « lieux » limites qui n'appartiennent qu'à Dieu. Soyons attentifs à ne pas provoquer de divisions entre nous, des controverses inutiles : ce serait contraire à « l'esprit de la prophétie » !

À propos d'Israël, Paul souligne que « l'endurcissement d'Israël est partiel, jusqu'à ce que la *totalité* des païens soit entrée (dans la grâce), alors *tout* Israël sera sauvé... » (Rm 11.25-26). Pour appuyer son propos, il cite, en les compilant, plusieurs versets des prophètes Ésaïe (59.20), Jérémie (31.33) et d'un Psaume (14.7) : « Un libérateur viendra de Sion, il détournera Jacob de ses impiétés et telle sera mon alliance avec eux, lorsque j'ôterai leurs péchés » (Rm 11.27).

Paul cite la version grecque des Septante (avec de très légères modifications) ; pour le verset d'Ésaïe, l'hébreu dit littéralement : « Un rédempteur viendra pour Sion, pour ceux qui reviennent (se détournent, se repentent) de leur péché. »

Le vrai problème de ce passage est de comprendre ce que sous-entend Paul par « tout Israël » (*pas Israël*) ou « totalité des païens » (*plérôma tôn ethnôn*). Est-ce vraiment la *totalité* des païens ? Plusieurs versets bibliques indiquent clairement que tous n'accueilleront pas cette grâce de Dieu offerte en Jésus le Messie ; nous le voyons déjà dans les *Actes*, lorsque des non juifs s'opposent à la prédication de Paul.

Et quel est ce « tout Israël » ? Le peuple juif dans son sens diachronique (à travers l'histoire) ou contemporain du retour de Jésus ? La nation d'Israël ? Ou encore : les seuls élus juifs du Seigneur qui ont cru ou croiront au Messie Jésus ? Ou bien tous les élus, juifs et non juifs ?

¹⁵ Alfred KUEN, « Le retour du Christ selon le Nouveau Testament », *Ichthus* n° 58, janvier 1976.

3.2 Qui est juif ?

Dans ce passage de Romains 11, le « tout » s'applique sans conteste aux seuls juifs. Mais il faudrait encore pouvoir déterminer avec précision qui est juif. Les juifs eux-mêmes ne sont pas tous d'accord, en Israël ou dans les autres pays où ils se trouvent, sur la définition de l'identité juive. Cette définition recouvre à la fois une notion religieuse, qui s'est forgée en partie par opposition à la chrétienté ; et une notion, plus récente, culturelle ou sociologique. La définition strictement religieuse, admise en général par la synagogue officielle (mais on note des différences sensibles au sein même du judaïsme) est la suivante : « Est juif, tout enfant né d'une mère juive qui ne s'est pas convertie à une autre religion. » On dénombre ainsi environ 13 à 14 millions de juifs dans le monde, dont les trois quarts vivent en dehors de l'État d'Israël.

Une définition plus subjective, mais néanmoins très pertinente et actuelle, peut compléter cette première approche qui exclut un grand nombre d'hommes et de femmes conscients de tenir leur identité juive de leur père seul¹⁶. Voici par exemple la réponse personnelle de Pierre Mendès-France (Président du Conseil sous la IV^e République) à cette question : « Qui est juif ? » :

Des rapports officiels avec le judaïsme, je n'en ai guère. Je ne suis pas religieux, ni pratiquant. [...] Mais je *sais* que je suis juif et mes enfants le savent comme moi. [...] Ce n'est pas un fait religieux, puisqu'il existe un grand nombre d'hommes qui n'ont pas la foi, ne pratiquent pas la religion (juive), mais qui cependant se *sentent* juif. Ce n'est pas non plus un fait racial, puisque nous savons qu'à travers les siècles il y a eu des mélanges, des mariages mixtes. Je sais que je suis juif, mes enfants, qui n'ont pas plus la foi que moi, savent qu'ils sont juifs. [...] Je sais que les antisémites me considèrent comme juif... C'est une sensation, une sensibilité très vive que j'éprouve, et donc une réalité. Je ne prétends pas en donner une définition rationnelle ou scientifique¹⁷.

La question de l'identité juive sera également posée dans l'État d'Israël créé en 1948. Pendant environ une dizaine d'années, jusqu'en 1957, les règles pour définir l'identité juive restent assez floues. On presse cependant le premier ministre Ben Gourion de préciser qui est juif dans le contexte de l'État laïque d'Israël et de la loi du retour, votée en 1950. Cette loi autorise en effet tout juif à venir s'installer dans ce nouveau pays et recevoir *de facto* la citoyenneté israélienne.

¹⁶. Pendant la Seconde guerre mondiale, les nazis avaient recours à l'état-civil (faute de pouvoir définir cette notion selon des critères racistes comme ils l'auraient souhaité), et considéraient comme juif l'individu dont un seul grand-parent était juif.

¹⁷. Meyer JAÏS, *Un juif c'est quoi ?*, Association Consistoriale de Paris, 1980, p. 12-13.

Ben Gourion s'adresse alors à une cinquantaine de personnalités juives, des « sages » désignés en Israël, en Europe et aux États-Unis : rabbins, intellectuels et scientifiques (dont 45 juifs ashkénazes, 32 juifs orthodoxes et ultra-orthodoxes, aucune femme !). Il leur demande de définir qui est juif, et surtout comment considérer les enfants nés de mariages mixtes, dont le père seul est juif. Pour sa part, Ben Gourion semblait prêt à accepter tout homme ou femme qui se déclarerait juif, sur simple preuve de sa bonne foi. Il était également prêt à reconnaître comme juifs les enfants nés de mariages mixtes, toujours sur la bonne foi des parents désireux de l'élever comme juif en Israël. Mais cet *a priori* très généreux n'était pas du goût de tous...

La majeure partie de ces hommes consultés par Ben Gourion répondit que l'on définit bien l'identité juive d'après la loi religieuse, la *halakhah*, et donc qu'il faut tenir pour juif tout enfant né d'une mère juive. Certains soulignèrent que la circoncision, la *bar-mistva*, l'observance du *shabbat* et des fêtes constituent le socle minimal de cette religion. Ils ajoutèrent que si certains juifs accomplissent ces rites sans croire au Dieu d'Israël, s'ils refusent même toute appartenance religieuse et se déclarent par exemple agnostiques, voire athées, ils demeurent néanmoins juifs. Le traité *Sanhédrin* du Talmud déclare, en effet : « Même s'il désobéit à la loi (de Moïse), un juif demeure toujours un Juif » (*Sanhédrin* 44.a). Cependant, comme nous l'avons vu, le même traité *Sanhédrin* (10.1) distingue les juifs qui se disent juifs et qui ne le sont pas... Jean-Baptiste, Jésus et Paul ont eux aussi insisté sur ce point soulevé, semble-t-il, couramment à l'époque : les rabbins enseignaient que les juifs ne sont enfants d'Abraham que dans la mesure où ils ont foi au Dieu unique, comme Abraham, et qu'ils prouvent par leur actes qu'ils se montrent dignes de revendiquer une telle paternité...

Certains des sages consultés par Ben Gourion, dont le Français André Néher, ont fait remarquer que la question était équivoque, puisque l'on demandait à un état laïque de se prononcer sur un point éminemment religieux, et inversement, à des instances religieuses de trancher une question qui relève du droit du gouvernement laïque. André Néher souligne qu'aucune commission gouvernementale n'est habilitée en droit à décider, si oui ou non, un individu est de religion juive, que cette précision relève de la seule compétence du rabbinat, et enfin que cette conclusion mène dans un impasse...

Mais Ben Gourion fut finalement contraint de choisir la définition majoritaire, c'est-à-dire celle des religieux orthodoxes, massivement consultés comme nous l'avons précisé. Religion et nationalité (ou ethnicité) se trouvaient alors associées. La définition fut même précisée en ces termes, sous l'impulsion des

partis religieux qui rejoignirent la coalition gouvernementale en 1959 : « Est considérée comme juive, toute personne née de mère juive ou convertie au judaïsme *et qui n'appartient pas à une autre religion*. » Cette dernière précision mérite d'être relevée, car elle va donner lieu à un imbroglio juridique au début des années 60, lorsqu'éclate l'affaire Oswald Rufeisen, plus connue sous le nom de « frère Daniel ».

Frère Daniel est un catholique d'origine juive polonaise qui réside en Israël et qui demande ainsi à bénéficier de la loi du retour. Mais puisque le judaïsme officiel exclut toute conversion à une autre religion, et comme la définition juridique désormais en vigueur l'exclut aussi (malgré la réserve bienveillante du traité *Sanhédrin* !), cette demande fut finalement rejetée par la Cour suprême. Du côté chrétien, on invoqua l'encyclique « Le dernier avertissement », publiée en 1937 : le pape Pie XI déclare que les « chrétiens sont tous spirituellement des sémites... ». L'affaire fit beaucoup de bruit, et d'une certaine manière, la question n'est toujours pas réglée pour les juifs chrétiens (messianiques) en Israël...¹⁸

L'identité juive ne se définit donc pas seulement sous l'angle religieux (de moins en moins probablement), mais aussi selon des considérations plus subjectives, historiques, sociologiques et culturelles. Sur la base de ces définitions, est-il possible de mieux cerner le « *tout Israël* » évoqué par l'apôtre Paul ?

3.2 *Tout sauvé ou tout perdu ?*

On a beaucoup glosé sur l'adjectif (ou pronom) « tout » (*pas*) en grec. Il est très fréquent dans l'épître aux Romains et ailleurs dans le Nouveau Testament, mais cela n'apporte pas de réel éclaircissement pour notre propos, car son sens reste très divers. Il peut avoir un sens très général et il est alors traduit par le pronom indéfini « quiconque », ou « qui que ce soit », comme dans de très nombreuses sentences prononcées par Jésus dans le *Sermon sur la montagne* : « Quiconque se met en colère, [...] Quiconque demande reçoit... », etc. Il peut avoir un sens quantitatif, mais aussi qualitatif et désigner une entité sociale ou religieuse qui constitue à elle seule un « tout »¹⁹. C'est le cas lorsque la foule conspu Jésus ou se rend au Temple

¹⁸. Sur toute cette question, voir Éliezer Ben-RAFAËL, *Qu'est-ce qu'être juif ? et 50 sages répondent à Ben Gourion*, Paris, Balland, 2001.

¹⁹. De nombreux commentateurs attestent ce sens dans Rm 11.26. Dunn, Bruce, Cranfield soulignent par exemple, dans leur commentaire de l'épître aux Romains, qu'il faut comprendre Israël comme une totalité, soit une partie prise pour l'ensemble : cette totalité d'Israël n'est pas chaque juif sans exception. Pour Fitzmeyer, il s'agit d'une expression corporative qui a la même signification que le nombre complet des non juifs. Dans son *Petit commentaire de l'Épître aux Romains* (Genève, Labor et Fides, 1956, p. 127-137), Barth rapproche le « tout Israël » des 7000 fidèles du temps .../...

pour l'écouter (Mt 27.25 ; Lc 21.38). Il est évident que tout le peuple (*pàs ho laos*) d'Israël n'est pas ici contenu dans ce « tout », mais seuls certains juifs hostiles ou favorables à Jésus. On remarquera enfin que Paul cite auparavant un verset de l'Écriture qui contient ce pronom : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé... » (Rm 10.13 ; Jl 2.32 [3.5]) Ce « quiconque » susceptible d'être sauvé s'oppose au « quiconque » passible de la peine capitale annoncée de pair avec une prophétie de l'Ancien Testament, citée dans le livre des Actes : « Quiconque n'écouterait pas ce prophète (plus grand que Moïse) sera exterminé du milieu du peuple » (Dt 18.18-19 ; Ac 3.23). Entre le « tout sauvé » et le « tout perdu », il faut donc choisir !

C'est surtout le nom grec *plêrôma*, qui pourrait nous aider à mieux déterminer ce « tout ». Il est appliqué à Israël lorsque Paul évoque le « *complet* relèvement d'Israël » (Rm 11.12), mais aussi aux non juifs : « ...jusqu'à ce que la *totalité* des païens soit entrée... » (11.25).

Plêrôma est traduit en général par « plénitude²⁰ », « accomplissement²¹ », « remplis²² », « complété, ajouté²³ », « comblé, achevé²⁴ », ou « ce qui mène un nombre à sa totalité²⁵ », comme c'est semble-t-il le cas dans nos deux textes. On peut donc comprendre, dans ces passages, « la totalité des élus » parmi les juifs, d'une part, et parmi les non juifs d'autre part, ce qui s'accorde assez bien avec l'ensemble des textes se rapportant au sujet, en particulier dans l'épître aux Romains. Le « tout Israël » de Romains 11.26 correspondrait à cette totalité des élus « d'entre les juifs » (Rm 9.24), parmi l'Israël humain au sein de la nation juive et en dehors.

Mais s'agit-il d'un fait contemporain à l'apôtre Paul ou d'un événement encore à venir ? Faut-il penser qu'une conversion massive – totale ? – des juifs,

19. (suite note page précédente) d'Élie, un reste qui symbolise Israël tout entier ; mais hélas la conception barthienne de l'élection (cf. *Dogmatique*, Genève, Labor et Fides, 1958, II, 2, VII, § 34) finit par avoir raison de cet élitisme pour l'élargir à un universalisme engendré par un mouvement dialectique, qui s'écarte sensiblement de l'Écriture : l'Israël élu entraîne dans son sillage l'Israël écarté, la chute et l'endurcissement des juifs deviennent *nécessaires* pour la conversion des non juifs, afin que tous participent enfin au salut. Il nous semble au contraire que le plan de Dieu est plus « linéaire », axé sur la similitude et la complémentarité des peuples et non leur opposition dynamique. D'autre part, l'Israël élu ne peut représenter Israël tout entier (au sens ethnique) : nous serions alors bien loin du « grand tri » (certes choquant pour nos mentalités modernes, mais néanmoins biblique) annoncé par le prophète Daniel, Jésus ou les apôtres (Dn 12.2-3 ; Mt 13.50 ; 1 Th 1.7, etc.).

20. Ép 1.23 ; 3.19 ; 4.13 ; Col. 1.19 ; 2.9 (plénitude de Dieu, de Christ), Rm 15.29 (de la bénédiction), etc.

21. Rm 13.10 (l'amour est l'accomplissement de la loi), Ga 4.4 (lorsque les temps ont été accomplis), etc.

22. Mc 6.43 (les corbeilles après la multiplication des pains).

23. Mt 9.16 (la pièce de tissu neuf ajoutée à l'ancien).

24. Rm 15.29 (la bénédiction, la grâce a abondé).

25. D'après Xavier Léon-DUFOUR, *Dictionnaire du Nouveau Testament*, Paris, Seuil, 1975, p. 431.

en Israël et ailleurs dans le monde, aura lieu à « la fin des temps » ? Nul ne peut en tout cas en préciser le terme (jusques à quand ?), ni l'ampleur (combien ?). Nous resterons donc prudent dans ce domaine, tout en soulignant que plusieurs versets semblent placer le retour du peuple juif à la foi en son Messie Jésus *avant* la Parousie, voire même comme une condition au retour du Christ.

Dans ce cas, la repentance et la foi précèderaient et détermineraient la seconde venue du Messie. C'est ainsi que l'envisageaient les apôtres, semble-t-il, dans leur prédication. Pierre s'adresse en ces termes aux juifs de Jérusalem : « Repentez-vous donc et convertissez-vous pour que vos péchés soient effacés, afin que (*hopôs*) des temps de rafraîchissement viennent de la part du Seigneur, et qu'il vous envoie celui qui a été désigné, le Messie Jésus » (Ac 3.19-26). Sous le régime de l'Alliance mosaïque, la confession des fautes, la repentance, le désir de revenir à Dieu de tout son cœur, la régénération, étaient déjà les conditions préalables d'une authentique réconciliation avec Dieu²⁶. Quel que soit le schéma eschatologique que nous adoptons, l'ordre d'appeler toute créature à la repentance et à la foi reste le même jusqu'au retour du Seigneur.

3.3 Les juifs messianiques

Nous pouvons cependant remarquer le mouvement, sans précédent depuis le premier siècle, qui s'opère sous nos yeux : on avance dans la presse spécialisée qu'il y aurait au moins 150 000 juifs messianiques – chrétiens²⁷ – dans le monde, dont la majorité aux États-Unis (130 000 ?) et 5000 à 7000 en Israël, 500 à 1000 en France, ce qui représente globalement environ dix à quinze fois plus qu'en 1950²⁸. La plupart (environ 80 à 90 %) s'est intégrée au sein des différentes Églises chrétiennes, en général protestantes évangéliques. En Israël et dans les villes occidentales où vit une nombreuse communauté juive, certains ont toutefois choisi de créer des « assemblées messianiques », le plus souvent composées de juifs et de non juifs. Ils incluent dans leur liturgie et leur culte des éléments

²⁶. Voir la prière de Salomon (2 Ch 6.33-36), de Daniel (Dn 9), Esdras (Esd 9), Néhémie (Né 9), etc.

²⁷. Les juifs préfèrent généralement l'adjectif « messianique », plus proche de l'hébreu, mais dans ce cas parfaitement synonyme de « chrétien », comme nous l'avons signalé plus haut. Sur le mouvement juif messianique, voir Kai KJAER-HANSEN, *Joseph Rabinovitch and the Messianic Movement*, Édimbourg/Grands Rapids, Handsel/Eerdmans, 1995, et Kai KJAER-HANSEN, Bodil F. SKJOTT, *Fact and Myths, About the Messianic Congregations in Israel*, Mishkhan 30/31, Jérusalem, Caspari Center, 1999 (cf. bibliographie très complète dans cet ouvrage).

²⁸. On estime toutefois que plusieurs dizaines de milliers de juifs chrétiens, peut-être 100 000 à 200 000, auraient péri dans les camps nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans son journal, par exemple, Etty Hillesum mentionne un convoi de juifs catholiques bientôt déportés vers les camps de concentration en Allemagne (Etty HILLESUM, *Une vie bouleversée* et *Lettres de Westerbork*, Paris, Seuil (Points), 1985, p. 261)

de la tradition juive culturelle et religieuse (fêtes, chants, vêtements, rituels, vocabulaire, etc.).

Il s'agit donc d'ores et déjà d'un mouvement d'une ampleur non négligeable au sein du peuple juif, même s'il demeure marginal en regard des 13 millions de juifs dans le monde. Cette évolution est peut-être annonciatrice d'un mouvement plus général, auquel nous sommes appelés à collaborer, ne serait-ce que par notre témoignage actif, en paroles et surtout en actes. Enfin, cultivons l'humilité de reconnaître notre incapacité à tout saisir du plan divin : chacun de nous peut se tromper dans ce domaine de l'eschatologie, en particulier sur la question du salut final des juifs, qui reste ouverte...

Conclusion

D'après les Écritures, il est donc possible de distinguer des juifs et des païens « selon la chair », sur un plan strictement humain. Ils constituent les nations du monde, dont l'État d'Israël établi depuis 1948²⁹ et l'État palestinien encore en germe. Les hommes et les femmes de ces nations, sans distinction de couleur de peau ou de condition sociale, peuvent être « sauvés » : c'est la volonté de Dieu (2 P 3.9).

Les disciples juifs et non juifs du Messie Jésus sont les « pierres vivantes » du « temple » spirituel édifié par le Seigneur (1 P 2.5). Réconciliés avec le Dieu d'Israël et unis dans leur foi en Jésus – le mur qui les séparait a été renversé –, ils forment ensemble le Corps du Messie, le peuple choisi par Dieu, l'assemblée des croyants que l'on nomme « l'Église ». Ils sont la postérité d'Abraham (Ga 3.7 et 3.29). Par leur foi, ils ont été justifiés devant Dieu ; ils ont été circoncis « non de la main des hommes, mais par Dieu lui-même » (Ph 3.3 ; Col 2.1) ; ils ont reçu le sceau de l'adoption : Dieu a mis en eux son Esprit Saint (Ép 1.13). Ils sont appelés à le manifester clairement par leur conduite en arborant les « fruits » de l'Esprit qui les anime : amour, paix, joie, patience, bonté, douceur, etc. Ces fruits sont agréables à voir et appétissants, ils sont chargés d'une semence impérissable prête à germer dans les cœurs. Unis par un amour sincère

²⁹ Certains voient nettement dans la création de l'État d'Israël l'accomplissement des promesses divines à l'égard d'Israël. Si nous approuvons cette thèse du retour des juifs sur la terre habitée autrefois par leurs ancêtres comme une faveur divine toute spéciale (et en tout cas humainement compréhensible et justifiée par le seul fait que c'était une destination toute « naturelle » après les persécutions subies pendant tant de siècles dans les pays où les juifs auraient souhaité s'intégrer et vivre paisiblement), nous restons cependant prudents pour ne pas justifier aussi toutes les actions de cet État juif, notamment envers les Palestiniens parmi lesquels se trouvaient et se trouvent encore nombre de chrétiens, nos frères arabes en la foi comme le sont aussi les juifs messianiques, tous deux d'ailleurs mal perçus voire persécutés par leurs concitoyens...

– une fraternité qui abolit leurs antagonismes les plus néfastes –, les chrétiens peuvent ainsi « rendre jaloux » ceux qui n'ont pas encore eu part à cette bénédiction divine. L'idéal est tracé, rectiligne et lumineux ; la réalité est plus sinueuse et sombre.

Le peuple de la Nouvelle Alliance, en effet, peine à se rapprocher de cet idéal. Ses sujets les mieux intentionnés ne portent pas toujours les meilleurs fruits du jardin recréé par Dieu en Jésus-Christ ; les disciples peu intègres et les moins authentiques peuvent devenir un obstacle redoutable sur le chemin qui mène à l'Arbre de vie. Depuis deux mille ans, de nombreux « chrétiens » ont entretenu une attitude ambiguë. Ils se sont montrés hostiles et méprisants, voire violents et meurtriers, à l'égard des juifs comme des non juifs qui refusaient d'ajouter foi à la Bonne Nouvelle. Loin d'être convaincant, ce témoignage a laissé trop de larmes et de sang, en particulier parmi les juifs, sur le sentier qui mène à la présence du Dieu d'Abraham, de Moïse et de Jésus... Les croisés ou les kamikazes de tous les temps qui pensent ainsi vivre ou mourir pour Dieu en semant la mort portent des fruits amers et vénéneux ; ils ne peuvent témoigner de la vérité et de la vie qui se trouvent en Jésus-Christ (Jn 14.6).

Les chrétiens ont-ils pour autant perdu le droit d'annoncer l'Évangile au monde ? Pas davantage, sans doute, que les juifs du premier siècle qui ont proclamé leur message de foi en Jésus malgré les infidélités de leurs ancêtres ou de leurs contemporains. Paul avait lui-même persécuté les chrétiens avant d'être le plus ardent défenseur de leur foi ; il en conservait une certaine honte qui le maintenait dans l'humilité (1 Co 15.9). Mais la comparaison reste faible lorsque l'on considère les atrocités commises par les chrétiens contre les juifs... Dieu compte en premier lieu sur ceux qui lui sont fidèles, ses enfants qui arborent les fruits de leur communion avec leur Père. Ils sont souvent, hélas, peu nombreux... Dans cette perspective, toutefois, l'évangélisation des juifs comme des non juifs reste un ordre impératif : c'est aussi la conclusion des consultations du Comité de Lausanne sur l'évangélisation depuis 1974. L'ordre missionnaire donné par Jésus à ses disciples reste valable pour l'Église d'aujourd'hui.

Chaque fois que les chrétiens s'assemblent pour partager le pain et le vin de la communion au corps et au sang de Jésus-Christ, ils annoncent « la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Co 11.26). Car le Messie reviendra un jour, que Dieu seul connaît, pour « ceux qui l'attendent en vue de leur salut », souligne l'auteur de l'épître aux Hébreux (Hé 9.28). En attendant, s'il faut « consoler Israël », selon la parole d'Ésaïe 40 – les non juifs peuvent s'y employer –, c'est aussi en « parlant au cœur de Jérusalem », en lui annonçant,

avec tendresse et humilité, mais aussi avec force, qu'elle a « reçu de la main du Seigneur au double de tous ses péchés » (És 40.1-2). Les juifs peuvent recevoir aujourd'hui encore le Consolateur par excellence, l'Esprit de Dieu, mais cela seulement, comme le rappelle l'apôtre Paul dans l'épître aux Galates, par la foi au Messie Jésus et non par l'observance des lois de Moïse (Ga 3.2). Après que Jésus eut quitté ses disciples, Pierre l'affirmait dès la première Pentecôte à Jérusalem : « Il n'y a sous le ciel aucun autre nom (que Jésus) donné parmi les hommes, par lequel nous devions être sauvés... » (Ac 4.12).

Israël ainsi consolé pourra remplir à son tour les nations des fruits de sa communion avec le Dieu d'Abraham. Ce sera sûrement une résurrection pour l'Église, une « vie d'entre les morts » (Rm 11.15), un authentique réveil en vue d'accueillir Celui qui ne tarde pas à venir, mais qui use d'une grande patience envers nous tous, juifs et non juifs...

Frédéric BAUDIN